



L'aventure blanquiste de Charles De Coster

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 DÉCEMBRE 1992

À une certaine époque de sa vie, Charles De Coster s'est engagé, comme on sait, dans le journalisme politique : du 21 octobre 1860 au 11 août 1861, sous le pseudonyme de Karel, paraissent une soixantaine d'articles consacrés à l'impérialisme de Napoléon III, à l'unification italienne, au cléricisme ou à la question ouvrière. Ses opinions sont alors celles du « jeune libéralisme », dont il s'est fait le champion dans la revue *Uylenspiegel*. Au-delà de cette époque, prisonnier de son œuvre, harcelé par les problèmes matériels, il n'est jamais revenu au journalisme politique et il est malaisé de se faire une idée de son éventuelle évolution idéologique.

On pourrait essayer d'en juger en passant en revue ses relations personnelles, mais elles frappent surtout par leur éclectisme. Parmi les exilés français, il a connu Deschanel, Bancel et Watteau, et ceux qui les recevaient, comme le docteur Moeremans, Delimal, Labarre, Potvin ou Félix Delhasse¹. En 1863, De Coster adhère à la Libre Pensée mais, sauf Hector Denis, socialiste, il y retrouve le milieu des libéraux « avancés² ». Le 28 avril 1866, le banquet organisé pour fêter le cinquantième volume de la *Revue trimestrielle* lui offre l'occasion de lire quelques passages de sa *Légende d'Uylenspiegel* devant un public divers, mêlant socialistes et

¹ Senior, « Charles De Coster parmi ses contemporains », *La Libre Critique*, 5 août 1894, repris dans *La Renaissance d'Occident*, XX, 1927, p. 383-384 ; L. Bertrand, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830* Paris- Bruxelles, 1906, t. II, p. 24 ; L. Bertrand, « Charles De Coster, démocrate, républicain, pacifiste », *Le Peuple*, 17 oct. 1927.

² J. Bartier, *Laïcité et Franc-Maçonnerie*. Bruxelles, Éditions de l'Université, 1982, p. 237.

libéraux : les deux Le Hardy de Beaulieu, Jottrand père, Emile de Laveleye, Adolphe Demeur, Charles Buls, Paul Janson, Discailles, Hins³. À l'atelier des Amis Philanthropes, il retrouve Considérant, Jottrand et Van Meenen et, vers 1870, approche les hommes nouveaux, socialistes, comme Lemonnier, Picard, Delmotte⁴. À la fin de sa vie, c'est Hector Denis, devenu un intime, qui prendra soin de ses intérêts et assistera à ses derniers moments⁵.

A-t-il rencontré Proudhon réfugié en Belgique ? Rien ne permet de l'affirmer, mais il avait pour lui une vive admiration et il lui consacra, le 12 février 1876, son ultime conférence en Loge. Dans sa correspondance, Proudhon lui-même mentionne souvent, parmi ses fréquentations bruxelloises, Wiertz, Potvin, Delhasse, Dulieu, Van Bommel, Altmeyer ou le docteur Moeremans, tous familiers de De Coster, et il n'est pas exclu qu'il ait rencontré aussi l'auteur des *Légendes flamandes*.

Plus tard, on verra De Coster collaborer à des journaux engagés, mais il n'est pas sûr que ses choix aient été dictés uniquement par des convictions politiques. Sans doute publie-t-il dans *La Rive gauche*, feuille blanquiste et proudhonienne tenue par des démocrates français repliés à Bruxelles⁶. *Ici il est défendu de rire* (8 juil. 1866), condamnation de la guerre au lendemain de la bataille de Sadowa, mais cet article est une exception. Dans les autres feuilles paraissent seulement des textes littéraires. À *La Chronique* de Victor Hallaux, organe de la presse avancée, il donne un récit, *La terrible aventure du colonel Meunier* (11-12 mai 1869), *L'Écho du Parlement* accueille *Jeanne*, une comédie, le *Journal de Gand* des critiques d'art, et il paraît encore dans *L'impartial de Bruges* ou *La Nation*, mais pour des écrits d'imagination. Il collabore en effet à *La Liberté*, d'extrême-gauche et proudhonienne⁷, mais seulement avec *Les Bohémiens*, une médiocre nouvelle. Ces choix traduisent certes des sympathies, mais De Coster cherche surtout à placer sa prose et un autre récit, *La Tour de Jan*, est offert au *Journal de Bruges* (19-22 déc. 1865), organe des libéraux doctrinaires⁸.

³ Senior, *op. cit.*, p. 380.

⁴ J. Bartier, *Libéralisme et socialisme*. Bruxelles, Éditions de l'Université, 1982, p. 304.

⁵ R. Trousson, *Charles De Coster ou La Vie est un songe*. Bruxelles, Labor, 1990, p. 202-204.

⁶ On y retrouve Rogeard, Flourens, Lafargue, Tridon, Vésinier (L. Bertrand, *op. cit.*, t. II, p. 40). De Coster avait connu certains d'entre eux à Paris l'année précédente.

⁷ J. Bartier, *Libéralisme et socialisme*, p. 301.

⁸ R. Campé, dans *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*. Bruxelles 1989, p. 187.

Sans doute De Coster a-t-il pu être marqué par les théories de Fourier au contact de l'imprimeur Henri Samuel, phalanstérien, et de Potvin, ami de Considérant, le disciple de Fourier, et il a applaudi aux propos de George Sand, voire au mutuellisme proudhonien, mais jamais il n'est allé, dans son œuvre, au-delà des positions soutenues dans l'*Uylenspiegel*.

John Bartier se demandait cependant si De Coster n'avait pas fini par dépasser ces positions somme toute modérées : après tout, l'écrivain n'a-t-il pas fréquenté, à Paris, les milieux blanquistes et publié dans leur journal⁹ ? Peut-être le fait mérite-t-il au moins d'être examiné d'un peu plus près.

Avant de paraître en volume, tout à la fin de 1867, *Uylenspiegel*, dont l'impatient De Coster avait lu des extraits, le 2 avril 1865, au cours d'une tenue de la Loge maçonnique des Vrais Amis de l'Union et du Progrès, avait soulevé l'enthousiasme des Frères. Selon le procès-verbal de la séance, sa dénonciation d'un « système de tyrannie, d'abrutissement, d'exploitation et de confiscation » lui avait valu « les applaudissements unanimes de l'Atelier¹⁰ ». Ce succès était dû sans doute moins à la forme et au style de la *Légende*, dont il n'est pas sûr qu'ils aient été vraiment appréciés dans leur originalité, qu'à son idéologie progressiste et anticléricale. Mais une autre occasion allait bientôt se présenter de donner à un public plus large les prémices d'une œuvre à laquelle De Coster travaillait depuis des années et dont il espérait fermement gloire et fortune. C'est la brève aventure « blanquiste » dont l'écrivain ne devait tirer, hélas, aucun profit.

Cette équipée est connue en partie, John Bartier lui ayant consacré, il y a une vingtaine d'années, un fragment d'un substantiel article¹¹. Toutefois l'historien, qui avait travaillé sur la correspondance manuscrite de Blanqui, n'a utilisé que quelques-unes des lettres concernant De Coster. Depuis, l'ensemble des échanges épistolaires entre l'« Enfermé » et le docteur Watteau a été publié par M. Paz et livre d'autres textes, moins connus, qui permettent de suivre de près les rapports de De Coster avec le groupe blanquiste parisien et proposent de l'auteur de la *Légende*

⁹ J. Bartier, « L'idéologie de Charles De Coster », *La Pensée et les Hommes*, 24, 1980, p. 4.

¹⁰ ML 2239/16. La cote ML désigne les documents conservés aux Archives et Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale Albert I^{er}.

¹¹ « Le docteur Watteau, Charles De Coster et quelques autres », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, XLIX, 1971, p. 112-127. Cet article a été repris dans : J. Bartier, *Libéralisme et socialisme au XIX^e siècle*, p. 389-401. Dans ce volume, auquel nous nous référons, il traite de De Coster aux pages 393-400.

un singulier portrait¹². Il n'est donc peut-être pas superflu de reprendre l'affaire et de suivre le fil des événements.

En 1852, Louis Watteau, âgé de trente ans, avait mis fin à une carrière de médecin militaire pour se consacrer, à Lille, à la clientèle privée. Ses activités politiques subversives lui valent, en 1854, une peine de trois ans de prison au pénitencier de Belle-lie-en-Mer. Il y fait la connaissance du révolutionnaire Auguste Blanqui, le théoricien de l'insurrection permanente, qui purgeait là une de ses nombreuses condamnations. Les deux hommes se lièrent d'amitié et Watteau, libéré en 1857 et réfugié à Bruxelles, devint l'un des plus fidèles et actifs lieutenants de Blanqui.

Installé en Belgique, Watteau n'a pas tardé à s'y faire amis et relations. Il est devenu le médecin de l'épouse d'Eugène Van Bommel, s'est lié avec Charles Potvin et avec le peintre Antoine Wiertz, tous trois familiers de De Coster. Vaguement homme de lettres, il a publié une nouvelle, *Au village*, dans la *Revue trimestrielle* de Van Bommel, et un roman, *Pauvres gens*, dans *La Liberté*¹³. Il connaît aussi le journaliste Odilon Delimal et divers proscrits français, ainsi que Félix Temmerman, un ancien des phalanges babouvistes créées autrefois à Bruxelles sous l'impulsion de Philippe Buonarrotti et de Félix Delhasse, à présent retiré du militantisme, mais toujours fidèle aux idées de sa jeunesse et servant de boîte aux lettres à Blanqui¹⁴. Celui-ci, élargi en août 1859 et vite dégoûté de Paris où la police le harcèle, rejoint Watteau à Bruxelles, où il rencontre Wiertz, qui fera son portrait. Rentré en France vers le mois de juin 1860¹⁵, l'incorrigible agitateur est arrêté une fois de plus, condamné, en août 1861, à quatre ans de prison et incarcéré à Sainte-Pélagie.

Sans perdre de vue les problèmes politiques, Blanqui trompait l'ennui en étudiant les diverses manifestations du fanatisme religieux dans l'histoire,

¹² *Lettres familières d'Auguste Blanqui et du docteur Watteau*. Lettres présentées et annotées par L. Paz. Institut Historique de Provence, 1976. M. Paz, qui ne s'intéresse pas à De Coster, se borne à lui consacrer une notice de quelques lignes.

¹³ Les deux œuvres seront réunies en un volume, en 1874. Voir J. Bartier, *op. cit.*, p. 389.

¹⁴ Voir l'utile étude de F. Sartorius, « À propos de quelques relations qu'Auguste Blanqui entretint avec la Belgique », *Cahiers Bruxellois*, XXVII, 1985-1986, p. 19-67. Mme Temmerman copiera, pour De Coster, de longs extraits de la *Légende* (voir M. Paz, *op. cit.*, p. 123).

¹⁵ Voir M. Dommangeat, *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*. Paris, A. Colin, 1960, p. 10.

s'intéressant en particulier aux procès de sorcellerie et aux profanations d'hosties. Comme il priaît Watteau de lui expédier de la documentation, le docteur eut l'idée de confier ce travail de recherche à Charles De Coster, rencontré par l'intermédiaire de Van Bommel et de Potvin¹⁶. L'écrivain semblait en effet tout indiqué : il avait été, depuis 1860 jusqu'en janvier 1864, employé au secrétariat de la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances et était devenu lui-même d'un anticléricalisme rabique, amplement manifesté, en 1861, dans les articles rédigés pour la revue *Uylenspiegel*.

Dès le 14 novembre 1864, Watteau annonce donc à Blanqui la collaboration d'un « ex-archiviste » qu'il donne pour « un écrivain distingué », auteur des *Légendes flamandes* et des *Contes brabançons*, qui s'engagerait à fournir chaque semaine un petit article sur ces questions¹⁷. L'offre tombe à pic. Dans sa prison, Blanqui songe à fonder un journal bon marché pour diffuser ses idées, mener la lutte antireligieuse et combattre l'influence du Vatican. Dans l'intention de compenser l'austérité de la feuille et d'allécher le public, il juge utile d'insérer des feuilletons romanesques et s'adresse une fois de plus à Watteau pour obtenir de la copie pour *Candide* — dont le premier numéro est prévu pour le 3 mai 1865. Il compte déjà sur des textes d'un proscrit, Pierre Vésinier, ancien secrétaire d'Eugène Sue, du journaliste Delimal et de Watteau lui-même.

Or Watteau a eu une idée : puisque De Coster se montre si bien disposé, pourquoi ne pas tirer parti de son *Uylenspiegel* ? Le 18 février 1865, il promet à Blanqui sa propre collaboration et celle de De Coster, présenté comme « un vrai romancier [qui] brûle du désir d'aller habiter Paris » et à qui il a assuré que ses amis feraient bon accueil (p. 100). De Coster semble ravi de l'aubaine : il a remis à Watteau cinq chapitres de son livre (30 nov. 1864, p. 76) et, docile, les retravaille sur les indications du docteur pour les faire correspondre à la ligne de *Candide* (21 déc. 1864, p. 80), Watteau se chargeant de faire recopier le texte pour le mettre au net (9 mars 1865, p. 110).

À première vue, la proposition arrive on ne peut mieux. En cette fin d'année 1864, De Coster est fatigué, déprimé. Comme dit Watteau, il « vient d'avoir tout

¹⁶ Senior, « Charles De Coster parmi ses contemporains », *La Libre Critique*, 5 août 1894, repris dans *La Renaissance d'Occident*, XX, 1927, p. 383.

¹⁷ M. Paz, *op. cit.*, 14 novembre 1864, p. 66. Nous citerons dorénavant cette édition, en insérant les références dans le texte.

plein d'affaires de famille, sa sœur, un officier, un duel, le diable, et son train¹⁸ ». En outre, il rêve de placer son œuvre chez un éditeur important, de se lancer dans le monde littéraire parisien. De Coster est prompt à rendre ses rêves pour des réalités : puisque *Candide* le réclame, les blanquistes mettront Paris à ses pieds. Or il semble bien qu'il y ait, dès le début, un regrettable malentendu, entretenu peut-être par le trop zélé Watteau. D'abord, Blanqui est volontiers xénophobe et le peu de temps qu'il a passé en Belgique a suffi pour le dégoûter du pays et de ses habitants. Il ne croit pas à la possibilité d'une propagande révolutionnaire (29 oct. 1864 p. 50) chez « ces lourds pingouins de Belges » (7 mars 1865, p. 108). Il dira aussi, quelques mois plus tard : « C'est un sale pays que cette Belgique » (6 juil. 1865, p. 166), et Watteau n'est pas loin de faire chorus : « Plus les produits s'élèvent dans l'ordre intellectuel, écrit-il, moins il sont recherchés dans cette impasse qu'on nomme la Belgique » (29 janv. 1866, p. 174). Ensuite, le révolutionnaire se soucie très peu de belle littérature et il a donné des consignes à son correspondant :

Si vous recommencez quelque roman, prenez la Révolution pour terrain et montez un drame révolutionnaire, batailleur, pathétique, sentimental et athée... rien que cela. Je ne demande pas grand-chose : les idées sociales et révolutionnaires, des aventures, des batailles, des larmes, de l'athéisme, de l'anti-prêtre, etc. Il ne s'agit pas d'œuvre d'art mais d'éducation révolutionnaire pour le peuple qui ne veut pas en écouter sous d'autre forme (25 févr. 1865, p. 104).

Assurément De Coster ne l'entendait pas de cette oreille, et il est probable que Watteau s'est gardé de lui communiquer les propos de son chef. Blanqui s'inquiète aussi des intentions de cet inconnu. A-t-il de quoi vivre, car il est hors de question de le rétribuer : « S'il comptait sur ses romans pour se tirer d'affaire, il ferait un calcul impossible. » Cela mis à part, il aura l'inappréciable honneur d'être introduit dans un « monde politique jeune et révolutionnaire » (11 mars, p. 111). Ce n'est pas tout. La recrue est-elle tout acquise à la cause ? Watteau lui a dit que De Coster

¹⁸ 30 nov. 1864, p. 76. En effet, De Coster avait eu de pénibles démêlés avec un officier, André Van Sprang, habile meneur d'une escroquerie au mariage dont Caroline, la sœur de l'écrivain, avait failli être victime. Voir R. Trousson, *L'affaire De Coster-Van Sprang*. Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1990.

était l'ami de l'historien Altmeyer et Blanqui dresse l'oreille : « N'est-ce pas un antichrétien très bourgeois en politique, un libéral belge ? » Si ce De Coster allait être du même tonneau ! « Est-ce, s'inquiète Blanqui, un homme politique ou un simple littérateur philosophe ? [...] Précisez-moi donc bien le caractère et l'esprit ainsi que les opinions philosophiques, religieuses, politiques et sociales de notre futur hôte » (20 mars, p. 115). Or si De Coster épouse les thèses du jeune libéralisme, si même il admire Proudhon, il n'a rien d'un engagé blanquiste et, là-dessus encore, Watteau n'a pas dû tout lui dire.

En attendant, le docteur calme de son mieux les appréhensions de Blanqui. Il lui envoie une introduction de vingt-sept pages à l'*Ulen Spiegel* et quelques chapitres pris de la page 352 à 429 (20 mars, p. 116), ainsi qu'un petit article (28 mars, p. 119)¹⁹, afin que son ami se fasse une idée de la prose de De Coster. Pour le moral, il ajoute :

De Coster est un brave garçon, un artiste littéraire possédant la passion et le sentiment, manquant de goût, ce qui tient encore plus au pays qu'à lui-même. En politique et en philosophie, c'est une page blanche. Vous pourrez facilement y écrire tout ce que vous voudrez. C'est un esprit brave qui veut marcher en avant, même sans savoir où il va. Il paraît impatient de justice sociale. Son tempérament est lymphatique et porté à la paresse (22 mars, p. 117).

Blanqui, tout en s'étonnant qu'on ait choisi aussi arbitrairement l'échantillon d'*Ulen Spiegel*, l'a donné à lire à son disciple Gustave Tridon qui, sans trop d'enthousiasme, y a tout de même trouvé, en effet, « du sentiment et de la passion » (29 mars, p. 117), mais juge le préambule beaucoup trop long. Rassurez-vous, répond Watteau, toujours apaisant. De Coster sera à Paris dans un mois, avec de quoi vivre quatre mois. Pas question de publier le préambule, ni surtout le roman, qui compte 1500 pages. Son livre, De Coster essaiera de le placer chez un éditeur et, en attendant, comme il connaît bien la « légende catholique », il y taillera « à plein drap et sur commande ». Bref, triomphait le docteur : « C'est

¹⁹ Il s'agit d'un compte rendu paru dans le *Sancho*, des *Propos de Labienus*, la fameuse brochure satirique de Louis Rogeard contre la *Vie de César* de Napoléon III.

mieux qu'un roman que je vous envoie là-bas : c'est un homme. C'est mieux qu'un homme : c'est un esprit à former » (1^{er} avril, p. 120-121).

Or ces restrictions ne font pas du tout l'affaire de Blanqui, d'autant plus que Watteau a bien donné pour le journal sa nouvelle *Au village*, mais n'a pas le temps de livrer *Pauvres gens*, le roman qu'il a promis, et l'on manque soudain de copie, car le livre de Vésinier doit être retouché et Delimal n'avance pas : « *Candide*, écrit Blanqui, se trouve ajourné par le retrait du roman de De Coster. Vous me l'avez envoyé comme destiné au journal. Toutes vos lettres de mars sont positives à cet égard [...] Je ne comprends rien à ce revirement de De Coster » (3 avril, p. 123).

De nouveau, Watteau apaise l'irascible révolutionnaire. Mais non, De Coster donnera son roman, et espère seulement que sa publication dans le journal servira « de réclame pour trouver un éditeur ». Et Watteau d'annoncer les 400 premières pages (8 avril, p. 129). Du coup, Blanqui pense s'étrangler : « Quatre cents pages de roman de De Coster ! Et quatre cents autres encore sans doute ? » Absurde ! S'il y tient, De Coster publiera des articles qui suffiront à le faire connaître, mais qu'il apporte son roman tout de même, au cas où l'on viendrait à court de texte : « Si nous n'avons pas votre copie, il faudra bien publier *Uylenspiegel* » (11 avril, p. 131-132). Contrairement à ce que pouvait imaginer De Coster, son œuvre ne paraissait nullement indispensable.

Watteau, lui, continue de faire l'éloge de sa recrue, assure que De Coster serait heureux de signer ses articles et d'être nommé parmi les rédacteurs du journal (15, 20, 22 avril, p. 134, 136, 137). De plus, l'écrivain a lu son texte à la Loge avec un grand succès : « *Uylenspiegel* veut dire en français : *Jacques Bonhomme*. J'ai lu d'autres parties du roman qui sont réellement intéressantes et chaudement colorées. Il y a du gros sel, c'est vrai, mais c'est franc. » De Coster sera à Paris en mai, sans faute, mais il faudra, recommande le docteur, « l'enchâsser vite dans sa besogne, car il aime les femmes en diable et s'il se laissait ensorceler vous n'en feriez plus rien » (30 avril, p. 140). De son côté, Blanqui trépigne d'impatience, demande à plusieurs reprises si De Coster sera bien là le 10 mai (3, 5 mai, p. 142, 146). Ne nous y trompons pas : il attend, non l'écrivain, mais un simple pourvoyeur de copie : « C'est votre roman à vous qu'il vous faut, écrit-il à Watteau. Absolument, absolument ! De Coster viendra après. Le commencer c'est renoncer au vôtre. Il est trop long pour que nous vivions si longtemps. » Watteau

annonce enfin l'arrivée de son homme pour le 11 mai à neuf heures du soir. Vous le reconnaîtrez, dit-il, à sa large cravate aux couleurs nationales, à sa figure intelligente et ouverte, à sa « tendance à prendre du ventre ». Précision supplémentaire : De Coster fait un détour pour régler une affaire d'honneur et il faudrait que Blanqui fasse expédier, deux jours avant sa venue véritable, une dépêche rassurante à sa mère (7 mai, p. 147-148)²⁰. Watteau put pousser un soupir de soulagement : De Coster était enfin parti.

Le calme ne dure pas longtemps. Le 12 mai, lettre furibonde de Blanqui : « Voici un désastre. Il nous arrive de Bruxelles sous la forme de De Coster. On est allé l'attendre hier, Villeneuve et Tridon. Tridon m'arrive ce matin effaré, furieux, demandant quel est le chinois, l'olibrius, le hobereau, l'aristocrate, le puant, l'animal que je leur ai mis sur les bras. » À en croire le rapport des blanquistes, c'est en effet une catastrophe. D'abord De Coster est ridicule, la dégaine incroyable d'un provincial mal fagoté. Passe encore pour sa cravate, mais il a débarqué avec un tub portatif sous le bras et une carabine sur l'épaule ! Ce ne serait rien. À l'hôtel, il a trouvé « tout sale, tout ignoble », il a prétendu botter le derrière au garçon qui traînait ; au café, « avec des airs de grand seigneur », il a jugé « tout mauvais, stupide, Paris ridicule ». Attendez, ce n'est pas tout. Voilà que cet « animal qui n'est pas à toucher avec une pincette » soutient qu'on l'a supplié de venir à Paris, prétend que Watteau lui a promis monts et merveilles et exige — un comble ! — qu'on lui paie son roman. Édouard Losson, un collaborateur qui a vécu à Bruxelles, a fourni une explication qui satisfait la xénophobie de Blanqui : « C'est un Belge ! a-t-il dit — ils sont tous de même, poseurs, finassiers, exploités et insupportables. » Total : tous les amis sont « outrés de son impertinence, de son outrecuidance » et *Candide* n'a plus de roman (12 mai, p. 150-151). Dans tous ses états, Blanqui ne décolère pas et, le lendemain, expédie à Watteau un nouveau lot de récriminations contre ce « butor aux poses de casseur, de pourfendeur » que tout le monde, parmi les amis, déteste cordialement :

²⁰ En effet, De Coster voulait se rendre à Tournai, sans inquiéter sa mère, pour provoquer encore une fois en duel l'officier indélicat qui avait extorqué de l'argent à sa sœur (R. Trousson, *op. cit.*, p. 79).

Le jour où il repartira pour Bruxelles sera un jour de délivrance. [...] C'est un être insupportable en tout, d'une outrecuidance et d'une infatuation qui exaspèrent. Paris est sale, stupide, on n'y sait pas écrire. À Bruxelles on est autrement difficile en fait d'articles de journaux, etc. On lui fait compliment de son Labienus. Il secoue la tête : « Ce n'est rien cela. C'est vomé en passant. J'ai bien autre chose. J'en ai autant à moi tout seul que vous tous, etc. »

[...] Quand on lui a dit que le journal tire à 10.000, il répond qu'il n'en croit rien. [...] Il a envoyé à ses parents une dépêche ainsi conçue : « Arrivée. Paris froid, nu, vide, grandiose. » [...] En somme, il est impossible de rien faire avec cet extravagant. On ne peut pas lui payer son roman, et le mieux est de ne rien avoir à démêler avec lui. Nous sommes donc sans copie. [...] Nous avons compté sur vous, non sur De Coster (13 mai, p. 152).

Devant cette avalanche de reproches, Watteau, qui se sent responsable, essaie de prendre les choses en plaisantant. Voyons, tout cela est-il si grave ? « Cette entrée *ex abrupto* de De Coster, dit-il, apaisant, c'est la chanson que chante un poltron en traversant un bois, afin de prouver qu'il n'a pas peur, aux échos d'alentour. C'est un enfant gâté de sa mère, ayant gagné à cela une petite pointe *d'impériorité* qui s'est manifestée dans ses allures. [...] Ni Tr[idon] ni Vill[eneuve] n'ont rien compris à De Coster qui, par parenthèse, s'était sans doute un peu monté la tête en route. » Bref, ce n'est pas un bravache, mais un timide qui fait le fier pour se donner du courage. Il sera bien content, allez, de placer « ses élucubrations romantiques ». D'ailleurs Watteau vient de recevoir une lettre où De Coster admet que Paris lui a d'abord déplu, mais qu'il s'y sent déjà mieux, que « la glace est rompue » avec les blanquistes et où il conclut : « Nous irons loin, à moins qu'on ne nous tue... en avant donc ! vers l'avenir ! » Sont-ce là, triomphe Watteau, les propos d'un homme dont il n'y a rien à tirer ? Du reste,

... si, depuis que je l'ai quitté, l'idée de De Coster s'était tournée, s'il regrettait le foyer de la maman et la petite maîtresse, il reviendrait bientôt, mais en ayant bien soin de se faire mettre à la porte par la préfecture de police. Il reviendrait grand homme mais cela ne vous empêcherait pas d'avoir son roman ! gens que vous êtes. Et il y a de bonnes choses dans cette épopée flamande (14 mai, p. 153-154).

Ces propos ne convainquent pas Blanqui. Il a montré à Tridon et à Villeneuve le fragment de lettre cité par Watteau, et ils se sont « fort étonnés de ce langage, complètement démenti par le ton de leurs relations actuelles ». Ce De Coster agace les gens en laissant entendre qu'il ne croit pas un mot de ce qu'ils disent et il est « intolérable par un manque absolu de franchise, et par le défaut correspondant à celui-ci, la défiance absolue poussé jusqu'à la malhonnêteté » (16 mai, p. 155). On ne possède malheureusement plus de lettres de Watteau jusqu'à l'évasion de Blanqui, le 27 août 1865, de l'hôpital Necker, mais le docteur a dû tenter encore d'excuser l'écrivain, car Blanqui reprend, quelques jours plus tard :

Vous avez beau dire et beau poétiser, le Belge est un olibrius. On dirait, à vous entendre, que c'est un échantillon de la sorte la plus commune. Il est au contraire d'une espèce rare. Je ne trouve pas naturel du tout de prendre, à priori, une demi-douzaine de jeunes gens pour des fourbes, des menteurs, des exploiters, des hâbleurs, etc., etc. [...]. On ne trouverait pas un macaque pareil sur cent individus pris au hasard. C'est un sot et un butor (21 mai, p. 156).

En attendant, *Candide* marche bien, même si Blanqui ne se fait pas d'illusion sur sa longévité. On a tiré le premier numéro à 4.000 exemplaires, le deuxième à 10.000, le troisième à 15.000, et il a fallu réimprimer 6.000 exemplaires du premier. Finalement, faute de mieux, on s'est résigné à publier *Ulenspiegel*, dont seize chapitres paraissent dans les numéros 6, 7 et 8 des 20, 24 et 27 mai.

Et De Coster ? L'écrivain ne semble pas s'être aperçu de l'impression désastreuse qu'il produisait chez les blanquistes, ni de l'antipathie qu'il suscitait. Toujours prompt à l'enthousiasme, il a dû expédier à ses amis de Bruxelles des lettres claironnantes qui les inquiètent. Attention, lui dit son ancien professeur Altmeyer, soyez prudent et observez « l'abstention la plus complète dans tout ce qui concerne le gouvernement français ». Soit, « répandez les idées sociales », mais de grâce, pas de politique ! (16 mai, ML 3712/2). Son ami Félicien Rops y met moins de formes et numérote ses conseils : ne pas se laisser embobiner par les républicains hâbleurs, ne pas écrire dans des canards que personne ne lit, ne pas s'éterniser au quartier Latin — « c'est une impasse » —, tenir sa langue dans les brasseries et surtout — Rops y insistait — « Ne sauve pas la société ! ». Si cette

tête chaude de De Coster allait se faire arrêter ou expulser ! Avec bon sens, il l'invitait aussi à ne pas déflorer son livre en le débitant en tranches dans un torchon sans avenir car, prédisait-il, « *Candide* n'aura pas de lecteurs et claquera avant un mois » (S.d., ML 3713/10). Mais De Coster n'entendait pas volontiers la voix de la sagesse. Quand *Ulenspiegel* commence à paraître, il croit à la gloire imminente et envoie à sa sœur une missive triomphale :

Mon *Ulenspiegel* obtient ici un succès fou. On le lit tout haut dans les brasseries (lisez cafés). D'ici à quinze jours on ne m'appellera plus De Coster mais *Ulenspiegel*, cela commence dans notre cercle.

Mes amis dont le nombre augmente tous les jours, sont extrêmement bons pour moi et m'aiment beaucoup. Je puis compter sur eux.

Le journal qui d'ailleurs est bien écrit, vous le verrez, obtient un prodigieux succès de lecteurs. Employé comme arme de guerre, destructive du catholicisme et de toute espèce de religion organisée, c'est la plus redoutable petite feuille qui ait paru jusqu'ici. Le dernier numéro compte neuf cents acheteurs en plus que l'avant-dernier. C'est ainsi que cela marche ici quand cela marche. Plusieurs numéros ont déjà dû être réimprimés. Nous allons être obligés de tirer à 15.000 (S.d., ML 3677/6).

Certes, le 20 mai, *Candide* l'a présenté en étoile montante : « *Uylenspiegel* est la personnification vive et franche du peuple de Flandre en face du despotisme espagnol de l'empereur et du roi Philippe. L'auteur, notre ami et collaborateur De Coster, s'est déjà fait connaître en France par deux ouvrages bien accueillis : les *Légendes flamandes* et les *Contes brabançons*. » Cette publicité va de soi, même si l'on n'aperçoit guère le succès parisien des *Légendes* et des *Contes*, mais, dans la coulisse, c'est une autre chanson et il est clair que l'on n'a pas eu recours à *Ulenspiegel* de gaieté de cœur : « On n'avait point de roman, explique Blanqui. Il fallait de la copie ou mettre la clé sous la porte » (24 mai, p. 161). Bref, faute de grives... De Coster a servi de bouche-trou.

La qualité de sa prose n'était donc pour rien, quoi qu'on en ait pensé, dans le succès du journal et l'on ne saurait croire qu'elle tranchait heureusement, à la

satisfaction générale, sur la médiocrité du récit précédent²¹. En effet, la hausse spectaculaire des tirages est antérieure à la publication du récit et c'est la prose de Watteau, dans *Au village*, qui a ravi les lecteurs, Blanqui est formel (6 mai, p. 146). Et c'est Watteau encore dont on attend avec impatience les *Pauvres gens* pour interrompre au plus tôt *Ulenspiegel*. Blanqui ne s'en cache pas :

Il a lâché son roman qui a fait son apparition dans le sixième numéro. J'en suis peu émerveillé. C'est écrit en logogriphe. Le public n'y comprendra rien. Qu'est-ce qu'un style flamingot du XVI^e siècle ? Je vais prier Tridon de traduire cela en français et d'envoyer au diable le patois local et moyen âge. Ce roman va nuire à *Candide*. [...] On écouterait le plus possible l'œuvre de De Coster, pour qu'elle n'occupe pas plus de huit numéros. C'est donc l'affaire d'un mois. Je suppose que *Pauvres gens* sera prêt dans ce délai (21 mai, p. 156).

Aussi est-il enchanté que De Coster, qui a passé son temps à jouer au billard avec Losson et s'est fait une idée « sur la difficulté de conquérir une position sociale », annonce enfin son intention de déguerpir. Bon débarras ! Jamais Blanqui n'aurait imaginé de publier « un pareil plâtras », et il se réjouit de voir filer l'indésirable : « C'est bien assez d'être empêtré de l'argot flamand de De Coster [...] *Candide* souffre déjà de ce nouvel hôte qui succède si mal au premier [c'est-à-dire *Au village*] [...] On abrégera le plus possible le fouillis de De Coster » (24 mai, p. 160). L'« Enfermé » reviendra une dernière fois sur l'insupportable Belge pour tracer de lui un portrait sans indulgence :

Quant à De Coster, je vous répéterai pour la dixième fois qu'il n'y a rien à rabattre des mécontentements qu'il a provoqués. On ne vient pas auprès des gens qui vous ont été recommandés comme amis, jouer le rôle de chasseur à l'affût, ou de lapin au guet, dire des impertinences, faire entendre qu'on se défie d'un traquenard, donner des démentis, prendre des airs de l'autre monde. Vous trouvez tout cela naturel, vous vous n'êtes pas difficile. Sur mille personnes qui arriveraient dans les mêmes conditions que De Coster, il ne s'en serait pas trouvé une pour jouer ce rôle ou un rôle analogue. Il a fallu mettre la main sur un personnage unique de son espèce. C'est un imbécile.

²¹ J. Hanse, « Nouveaux regards sur Charles De Coster et ses rapports avec Félicien Rops », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, LV, 1977, p. 10.

[...] Un mot encore sur De Coster qui n'est pas si innocent que vous voulez bien le dire. Il ne ménage personne, pas plus vous que d'autres. Il a parlé de Delimal dans les termes les plus durs. C'est un homme déshonoré, dit-il, au ban de toute la presse. Il a traîné dans la boue la fille d'un notaire qui avait été séduite par un officier et il n'a agi ainsi que pour faire chanter le père, riche de trois cent mille francs de rente. W[atteau] le fréquente pour se servir de lui comme d'un instrument. Il a tort de fréquenter pareilles gens (24 mai, p. 160-161).

La police de Badinguet, après avoir saisi le troisième numéro de *Candide*, multiplia les vexations et finalement interdit la publication d'un journal qui, sans doute, n'était pas proprement politique, mais se déchaînait dans l'anticléricalisme. Condamné le 18 août 1865, *Candide* disparut sans retour. De Coster, qui n'avait pas été inquiété, regagna Bruxelles profondément déçu et s'imaginait peut-être toujours que son roman aurait eu un triomphe si le journal avait duré. Du moins demeure-t-il évident qu'il ne s'était pas rendu à Paris par conviction blanquiste mais dans l'espoir d'intéresser un éditeur prestigieux. Sans doute sa pensée s'est-elle radicalisée vers 1860, mais bien plus dans le domaine philosophique que sur le plan politique et le pacifiste De Coster ne devait guère goûter les théories insurrectionnelles de Blanqui : la dépossession de la classe bourgeoise par un coup de force et la constitution d'un gouvernement populaire dictatorial ne devaient pas séduire ce libéral progressiste.

L'escapade se soldait par un fiasco, mais y eut-il malentendu ou De Coster fut-il dupé ? Watteau, comme l'écrivain le laisse entendre, l'avait-il appâté en lui faisant miroiter un grand avenir parisien ? Toujours est-il qu'il ne semble pas être resté en contact avec le docteur par la suite et quand Blanqui, évadé le 27 août de l'hôpital Necker, se réfugia chez Watteau, gageons qu'il ne fit rien pour rencontrer l'auteur d'*Ulenpiegel*. Pour De Coster, la leçon est cuisante. Un an plus tard, il rappelle avec dépit qu'il avait lâché le secrétariat du journal de médecine du docteur Moeremans pour se rendre à Paris, « départ fâcheux qui me faisait aller tout droit vers la misère au lieu de la brillante position qu'on m'avait fait espérer » (ML 3704).

De Coster, c'est probable, ne soupçonna jamais ce qu'on avait pensé et dit de lui et de son œuvre. L'épisode montre que la *Légende d'Ulenpiegel*, décidément, ne

plaisait pas : les commentaires brutaux de Blanqui annoncent les critiques qui suivront la publication en volume. Reste enfin le portrait, singulièrement peu flatteur, tracé par les blanquistes. Est-il fidèle ou reflète-t-il la mauvaise humeur de militants déçus par la tiédeur idéologique de De Coster ? On est condamné à l'ignorer.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Raymond Trousson, *L'aventure blanquiste de Charles De Coster* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < www.arlfb.be >